Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 26 (1989)
Heft: 964

Rubrik: Le carnet de Jeanlouis Cornuz

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Beau et critique à la fois

Il resterait beaucoup à dire du livre de Barilier, dont je vous parlais la semaine passée. Non! Il resterait tout à dire, car le livre est d'une grande richesse, infiniment nuancé. Conclusion? Au fil des pages, on rencontre ce jugement de Valéry, que Barilier semble approuver: *«Tout plutôt que l'essentiel!* écrit-il en s'en prenant aux critiques du type Sainte-Beuve. *Je parlerai de sa maîtresse, de ses ancêtres, de ses éditeurs, de ses placements, de ses lectures — je ne parlerai pas des mots qu'il emploie et de ceux qu'il n'emploie pas — de la structure des effets qu'il a cherchés...»* (p. 75).

Notons en passant que, sans doute, Valéry eût trouvé bon les *Délires romantiques* de Pierre-André Rieben!

Conclusion? *«Si,* écrit Barilier, *dans la trinité platonicienne, je donne au Beau, malgré tout, une manière de préférence, ce n'est pas pour condamner le Critique à la seule fascination érotique devant l'œuvre, ni pour prendre à revers aussi bien les sectateurs du Vrai que ceux du Bien; c'est justement pour chanter la seule Idée qui s'impose à nous sans jamais menacer de s'imposer comme «vérité». Le Vrai, le Bien, il serait bien sûr lamentable de les réduire aux mesures du Beau. Mais il ne doit pas être impossible de les penser sur le modèle du Beau, ce qui n'est pas du tout la même chose.»* (p. 125).

L'*œuvre*... Devant ce livre si... exaltant, ce serait la seule réserve, ou plutôt la seule question que je me permettrais: quand y a-t-il «œuvre» relevant comme telle du Beau? Je vois bien que ce que dit Valéry — et Barilier! — est absolument pertinent, quand il s'agit... disons: des *Misérables*. L'est-il encore quand il s'agit du *Dernier Jour d'un condamné*, roman qui est un plaidoyer contre la peine de mort? L'est-il toujours quand il s'agit du discours que le même Hugo prononce contre la peine de mort? Dans le passage cité plus haut, Valéry se référait à Racine: jamais la connaissance de sa vie ne nous éclairera sur son art. Fort bien. Est-ce aussi le cas pour Béranger? Ou pour ce poète, de moi inconnu, dont éventuellement je lis le manuscrit? Est-ce aussi le cas pour *Au Rendez-vous allemand*, de Paul Eluard?

Disons deux mots du livre d'un critique, et qui s'avère d'emblée un grand critique: *Délires romantiques*, de Pierre-André Rieben. J'ai été retenu d'abord, et je retiendrai essentiellement les pages consacrées à Victor Hugo: «Ecriture du délire et délire de l'écriture, *Les Travailleurs de la mer*». Mais tout d'abord, qu'entendre par «délire»?

«Désormais pour le romantique, écrit Rieben dans son introduction, *la notion de délire ne renvoie plus aux désordres d'un esprit malade, mais désigne un champ à explorer, un réservoir de connaissances insoupçonnées, le lieu d'une expérience positive; il ouvre des dimensions nouvelles à la création plutôt que de fonctionner comme une limite cernant un espace dont on se bornerait à reconnaître l'existence à la manière d'une* terra incognita.» (Introduction, p. 11)

Et encore: *«En valorisant un discours désorganisé, ils dénoncent par l'absurde l'affaiblissement des valeurs et l'effondrement du langage.»* (p. 14).

A propos de Hugo, voyons de plus près. Et pour commencer par des qualités *négatives*, quoique se réclamant de représentants de la nouvelle critique parfois fort hermétiques et paralogiciens — Grivel, Jenny, Mmes Ubersfeld et Vernier — Rieben ne tombe que très rarement dans le «jargon» et jamais dans le «décodage» dénoncé par René Pommier.

Quant aux qualités positives... la semaine prochaine! ■

DP Domaine Public

Rédacteur responsable:
Jean-Daniel Delley (jd)
Rédacteur: Pierre Imhof (pi)
Ont également collaboré à ce numéro:
Jean-Pierre Bossy (jpb)
François Brutsch (fb)
André Gavillet (ag)
Jacques Guyaz (jg)
Yvette Jaggi (yj)
Charles-F. Pochon (cfp)
Points de vue: Eric Baier, Jeanlouis Cornuz, Erika Sutter-Pleines
Abonnement:
65 francs pour une année
Administration, rédaction:
Saint Pierre 1, case postale 2612
1002 Lausanne
Tél: 021 312 69 10 **CCP:** 10-15527-9
Téléfax: 021 312 80 40
Composition et maquette:
Liliane Berthoud,
Françoise Gavillet, Pierre Imhof
Impression:
Imprimerie des Arts et Métiers SA

NOTE DE LECTURE

1992 et la culture

Dans l'avalanche des livres consacrés à 1992, l'étude de Christian Lutz brille d'une tonalité particulière dans la mesure où elle insiste non pas en priorité sur les échéances économiques, mais sur des échéances culturelles. Cette seule bizarrerie vaut bien un détour, surtout lorsqu'il apparaît que la démarche de l'auteur, prenant appui sur ses connaissances économiques solides et documentées (il fut correspondant de la *Neue Zurcher Zeitung* à Bruxelles de 1968 à 1974), voit pourtant l'Europe de l'an 2000 avant tout comme une société pluraliste, détachée des deux ex-blocs, et brillant par le rayonnement de ses diversités internes, un peu à la manière de Denis de Rougemont d'ailleurs cité dans l'ouvrage.

Le livre est traversé par deux courants profonds qui s'entrechoquent et contribuent à asseoir une idée tout à fait nouvelle et dérangeante des relations Suisse-CE. L'hypothèse fondamentale de Christian Lutz est que les Suisses vont souffrir en priorité ces prochaines années, non pas d'un isolement économico-financier qui a d'ailleurs toutes les chances de n'être pas vraiment étanche, mais d'une défaillance culturelle, d'une extériorité par rapport à un processus de construction d'une nouvelle société qu'il appelle la «culture de communication». Ce primat de la culture, rejetant au second rang les problèmes économiques et monétaires, crée la surprise et provoque le malaise dont je parlais plus haut. Mais revenons aux deux axes profonds du livre pour expliquer pourquoi le premier, l'axe économique de nos relations